

LEO FERRE "LA MORT DES LOUPS"

Fidèle à sa renommée, c'est en théâtre qu'Avignon a célébré dès le premier janvier le Bicentenaire de la Révolution avec une grande création : Marat-Sade de Weiss mise en scène par G. Gelas. Léo Ferré a offert la partition de son "Opéra des Pauvres". Signe d'une amitié pour le metteur en scène plus qu'une contribution à un anniversaire et une révolution qui lui sont bien étrangers. Ferré l'un des derniers "loups qui dérangent la nuit" dont "les yeux comme des revolvers qui se seraient éteints" restent le symbole de la révolte que la société et le temps assassinent!

"J'ai voulu poser la question : que se passe-t-il après la révolution ? Que se passe-t-il pour tous ceux qui se sont battus pour quelques-uns au pouvoir ?"

D'une verve fouguese, J. Gelas énonçait en ces termes lors d'une conférence de presse, la dimension de son spectacle tout en remerciant ceux qui en avaient permis la réalisation et participaient ainsi à la célébration du Bicentenaire. Les mots glissaient sur le visage tendu de Léo Ferré, le Bicentenaire est bien le moindre de ses soucis. Sa musique, il ne l'offrait qu'au nom de l'amitié qui

l'unité à G. Gelas. Il me l'avait confié quelques instants plus tôt dans les fauteuils de cuir d'un hôtel de la cité des papes, tandis que dehors le vent soufflait. Sa voix s'arrêtait brusquement, se gonflait, tonitruait, puis s'adoucissait jusqu'au murmure : "la révolution aujourd'hui, ça ne veut plus rien dire". Parfois sa main agrippait mon épaule comme pour inciter les mots à mieux s'insinuer : "vous comprenez ?".

Mais les mots de Ferré, depuis le temps qu'ils sillonnent ma mémoire, n'ont pas de mal à s'y frayer un chemin. "Ni Dieu, ni Maître", "Les Anarchistes", nous avions quinze ans. Ferré habitait nos révoltes de mots, des hymnes pour proclamer notre jeunesse, notre amour de la vie, notre intelligence. Mais aussi, plus secrètement, dans l'intimité d'une chambre, "La Mémoire et la Mer", pour adoucir les ressacs du spleen. Ferré chantant Rimbaud et Verlaine. Ferré, j'avais grandi avec lui, avec ses mots pour abreuver la révolte. La révolte pour affronter la souffrance, la déception, sans se plier, sans jamais accepter. "Elle était belle comme la révolte, elle s'appelait l'imagination..."

J'ai fait la musique pour un disque. "L'Opéra des Pauvres". Gelas y a choisi une musique pour son spectacle. Je ne suis pas dans le coup de Sade, de la révolution. Pas du tout".

- Vous ne souhaitez pas participer à la célébration du Bicentenaire de la révolution ?

- "Non, non... Je préfère ne rien dire. Le Bicentenaire... Il y en a tant des bicentenaires et des centenaires à fêter".

- Quel regard portez-vous sur cette célébration, la trouvez-vous trop médiatisée, vidée de son contenu ?

- "Vous venez d'employer un mot à la mode. Médiatiser. C'est nouveau ça. Les médias. C'est la télévision qui change la psychologie des gens. Vous ne croyez pas ?"

- Revenons à la Révolution, c'est un mot que vous avez souvent employé, un thème que vous avez beaucoup chanté.

- "J'ai chanté la révolution, l'envie de changer tout le temps. Maintenant je ne dis plus "Révolution", dans une dernière chanson j'ai écrit "insurrection", l'insurrection permanente. Mais je n'aime plus beaucoup parler de ça, on n'en a plus besoin. On se ridiculise. Les gens sont tellement pris, repris par la vie quotidienne, le pouvoir de tous les côtés, qui monte, qui ne monte pas, qui... baisse, qui ne baisse pas. Que voulez-vous faire ? Le bicentenaire c'est l'occasion de spectacles."

- Révolution, un mot qui aujourd'hui ne veut plus rien dire ?

- "Les révolutions, ce ne sont pas les hommes qui les font. Elles se font parce qu'elles doivent se faire à un moment donné. Tout est fabriqué dans les relations de l'un à l'autre pour qu'elles se fassent. Prenez Mai 68. En 68 ils avaient 20 ans, en 78 : 30 ans, en 88 : 40 ans, ils sont bourgeois, c'est normal. On ne peut pas éviter ça, l'embourgeoisement, l'envie d'avoir de l'argent, une bonne situation, on ne peut empêcher le type qui a besoin de travailler de s'embourgeoiser. Tout ce cirque. Je ne peux pas le supporter. Mais les gens n'y peuvent rien. Travail, Famille, Patrie, c'est bon ça, c'est bien, c'est parfait".

- Croyez-vous au pouvoir des mots ?

- "Oui sûrement, ça dépend qui les emploie. Les mots, devraient être aussi capitaux que les armes. Les armes... il faudrait arriver à les juguler. C'est facile un révolver : Pan ! Ça ne signifie rien. Les mots peuvent aider quelqu'un à vivre".

- Ils vous aident à vivre ?

- "Un jour quelqu'un est venu me voir en me disant "tu m'aides à vivre". Je ne pense jamais aux gens susceptibles de me lire quand j'écris, mais c'est vrai, il faut imaginer l'effet que les mots peuvent produire. Moi j'ai de la chance. Ma chance c'est de chanter. Sinon je ne serais rien du tout, je n'aurais jamais écrit. Quand j'étais petit, je chantais avec les religieux à l'église. Imaginez ! Pendant huit ans, j'allais à la messe tous les jours ! Vous comprenez ça ? Quand j'en vois un, je me retourne, j'ai envie de lui donner des baffes dans la rue. C'est terrible ! L'autre soir, à une émission télévisée, j'ai vu Decourtray, il parlait du film de Scorcese, il parlait

des tortures, mais eux ! Vous savez comment ils torturaient ces salopards ? J'ai deux livres sur l'Inquisition, vous savez comment ils torturaient les curetons ? Ceux qui vont à la messe maintenant ne le savent pas. C'est abominable. Par moment, je n'ai plus envie de parler. Je chante parce que c'est mon métier".

- La révolte, vous la portez toujours en vous ?

- "Si je n'avais pas été huit ans dans ce collège, moralement enchaîné (on rentrait tout en soi, alors il faut que ça sorte), je me trompe peut-être, mais si je n'avais pas été tenu en laisse, j'aurais fait autre chose. J'ai de la chance d'être indépendant. J'ai plus de chance que la plupart des gens, parce que je fais ce que je veux. Ça a été difficile. Normalement difficile. Au début, on disait : "Qu'est-ce que c'est que ce type, mais qui c'est ce type ?" J'étais l'anarchiste et pour les gens l'anarchie c'est la bombe, le sang. Alors que c'est la révélation. C'est la négation de toute autorité. C'est beau, c'est aussi grand que l'amour. Quand vous racontez ça, les gens se marrent".

- Ce ne sont plus des mots porteurs actuellement ?

- "Il y a longtemps. Qu'est-ce qui reste de soixante-huit ? C'est une porte qui a été entrouverte. C'est pas mal. Des gens me disent il va y avoir un autre soixante-huit. Jamais. Jamais. Ce sera quatre-vingt dix sept, ce sera autre chose".

- Vous croyez qu'il y aura autre chose ?

- "Non. Enfin, allez savoir. En définitive, cela ne sert à rien. Juste à ouvrir des fenêtres, une certaine libération. Tenez, on parle de Quatre-vingt-neuf. Vous savez ce que c'est Quatre-vingt-neuf ? La loi Le Chapelier, vous connaissez ? L'interdiction de se réunir à plus de deux. Trois, alors là, c'était terminé. La loi Le Chapelier, votée par les révolutionnaires en 89. Personne ne sait... Mitterrand, oh, il doit peut-être le savoir, lui. L'important en soixante-huit, c'est mon pianiste, avec qui je travaillais à l'époque, qui me l'a dit : "La révolte collective de l'intelligence". La révolte n'est jamais collective. Des gens pensent, des artistes, des savants, isolés. Là, ils étaient dans la rue. J'étais allé faire un gala pour mes amis anarchistes, il était six heures, j'attendais dans un bistro avec des copains et l'on a vu quelque chose de formidable : des étudiants, avec leur professeur, qui allaient manifester, une manifestation ça paraît parfois un peu ridicule, mais ça existe, pour la première fois j'ai vu le drapeau rouge, et le drapeau noir. C'était le 10 mai, dans la nuit tout a commencé à bouger, sans les armes. Seuls les flics portaient des armes. Ceux de soixante-huit ont quarante ans aujourd'hui. L'âge fait tout".

- Qu'est-ce qui vous donne envie de sourire le matin au réveil ?

- "J'ai toujours quelque chose que j'aime à faire. Rien ne me donne envie de sourire. Il y a l'amour, L'amour prend de l'âge aussi."

- Le couple ?

- "Le couple ça vieillit forcément. Quand l'amour devient la tendresse c'est la fin de l'amour. J'ai écrit : la tendresse, c'est le bâtard de l'amour. Ce n'est pas l'amour."

- Vous ne croyez plus non plus à l'amour ?

- "Oui, l'amour, c'est la grande inconnue. Mais je suis plus prêt de la tombe que de la rigolade, non ?"

- Et vous le vivez comment ?

- "Je n'y pense pas."

- Vous y arrivez ?

- "J'y arrive ? C'est difficile. Avec l'âge, on acquiert la distance. On devient plus intelligent, si c'est possible. L'intelligence, c'est tout ce qui m'intéresse. L'intelligence, ça vient avec l'âge. Allez savoir ! Tu nais avec ou tu nais sans. Des différences définitives. L'intelligence c'est fantastique. Plus important que tout".